

PREMIERE PARTIE : LE TSAR DES ÉTOILES

—Waco-

La nuit est venue. Dans la baraque, lui seul garde encore les yeux ouverts. Petit à petit, le souffle des autres s'est régularisé. Certains émettent déjà de légers ronflements. Sagai ne s'endort jamais tout de suite. Il attend. Une démangeaison à l'aine lui arrache une grimace. Malgré les tonnes de poudre insecticide dont on les couvre, les parasites parviennent à survivre !

Une patrouille passe au dehors, la silhouette élancée des gardiennes projetant par la fenêtre son ombre inquiétante. Sagai ne dort pas. Il ne pleure pas. Il ne désespère pas, il ne s'impatiente pas : il attend. Yeux grands ouverts sur la nuit, au dehors, il attend. Le bruit des pas des deux femmes s'estompe, et les projecteurs – qui s'allument automatiquement pour éclairer leur passage – s'éteignent enfin. Sagai respire. Il sait que c'est à la fois stupide et inutile, mais il ne peut s'empêcher de retenir sa respiration au passage des patrouilles. Comme s'il était prisonnier. Mais il n'est pas prisonnier ! Il ramène jusqu'à son menton la trop fine couverture. Il a toujours froid, la nuit. Mais il préfère quand même dormir seul. Certains soirs, l'attente est plus longue encore que d'habitude. Une attente interminable. Proprement interminable.

Dehors, le ciel s'est piqueté d'étoiles. Il n'y a pas de nuages, cette nuit. La température va encore descendre. Les hivers, ici, sont précoces et longs. C'est ce qu'on dit, du moins ce qu'il a entendu dire. Lui, il n'a jamais connu d'hiver, avant.

Avant ? Y a-t-il vraiment eu un avant ? Sa vie ici a toujours été la même, semblable à celle de tous les autres, à celle de ceux qui sont nés ici, qui vont mourir ici. Mourir. Sagai soupire encore. Ce n'est pas contre le froid. Au contraire, il se réjouit de l'absence de couverture nuageuse, malgré le gel, malgré les doigts bleus et la peau hérissée, les frissons.

— Hé ! souffle une voix. Sagai ne peut réprimer une grimace d'ennui. Khol a dû être réveillé par le passage de la patrouille. Et maintenant, il va l'assommer de questions, jusqu'à ce que la fatigue le prenne.

— Hé, tu dors ? La voix sonne trop clair. L'enfant pourrait réveiller d'autres ouvriers, et cela risque encore une fois de se terminer par une bagarre. Les gardiennes arriveront alors avec leurs fouets électriques, elles frapperont tout le monde sans discernement. Même lui, le fils de la Lune... Puis, elles prendront deux ou trois hommes au hasard et les feront parler, et ceux-ci ne manqueront pas de désigner Sagai... Il sera emmené dans une chambre isolée, sans fenêtre. On le soumettra encore à des examens, à des interrogatoires sans fin. On prélèvera son sang, ses larmes, son sperme, sa mémoire. On analysera, mesurera, dictera des rapports. Sans fenêtre ! Des jours entiers, peut-être, sans fenêtre ! Il ne le faut pas.

— Hé, Sagai , insiste le gamin. Gort, dans le châlit voisin, s'agite dans son sommeil. Sagai n'a pas le choix. Répondre à la demande, ou être privé de fenêtre ! Il n'a pas le choix.

— C'est bon, Khol, tu peux venir , chuchote-t-il. Quelques secondes à peine, et une forme gracile franchit la planche de bois brut qui délimite son lit. L'enfant vient se blottir contre lui, essayant de glisser ses bras autour de la poitrine de l'Ivaq. L'enfant de la Lune a un mouvement de recul, instinctivement. Il sait bien que ses compagnons ne partagent pas ses répugnances, que, le soir, des couples se forment, font l'amour. Il n'en pense ni mal ni bien. Cela lui est indifférent. Ça ne l'intéresse pas. Il n'est pas vraiment d'ici. Il n'est pas de ce monde. L'enfant insiste.

— Laisse-moi tranquille ! jette Sagai en se dégageant. Je regarde. Il tourne le dos ostensiblement, les yeux rivés sur la fenêtre.

Khol cesse de s'agiter. Il sait ce qu'attend l'homme qui scrute la fenêtre. Il ne comprend pas pourquoi, mais il sait que c'est quelque chose d'important pour lui. Quelque chose de plus important que n'importe quoi d'autre, peut-être.

— Tu crois qu'elle va venir ? murmure l'enfant, interrogatif.

— Bien sûr qu'elle va venir ! Tais-toi... Sagaï voudrait être seul, tranquille, avec lui-même.

— Comment tu le sais, qu'elle va venir ? insiste Kohl, insatiable.

— Je le sais, c'est tout...

C'est alors qu'elle est là. Au bord de la vitre, avançant majestueusement à travers le tapis d'étoiles, grise. Car la Lune est grise, terne, une tâche fantomatique à travers la vitre. Elle ne brille pas, elle ne brille jamais. Sagaï ne sait pas pourquoi. Dans les paroles de l'ancien, la Lune brillait et éclairait le sol. Mais, à dire vrai, l'ancien n'en savait pas beaucoup plus que lui. Ni l'ancien ni d'ailleurs personne d'autre sur Rom't...

— Regarde, Sagaï, elle est là ! s'enthousiasme le gosse, le doigt tendu vers la tache mouvante.

— Je le vois bien ! Tais-toi ! s'impatiente l'homme avide de ne perdre aucune seconde du spectacle. Il se dit que la Lune grise a encore grossi depuis qu'il l'a vue pour la dernière fois, une semaine plus tôt. Depuis, le ciel est resté nuageux, ou bien elle n'est pas venue. C'est comme cela. Certains jours elle est là, d'autres non.

— C'est vrai que tu viens de là-haut, Sagaï ?

— Oui, c'est vrai, je te l'ai déjà dit ! Laisse-moi tranquille. Laisse-moi la regarder !

Mais l'enfant revient à la charge : — Raconte encore ! exige-t-il. L'homme serre les poings. garde les yeux fixés sur le satellite, et les paroles que disaient l'ancien, là-haut, quand lui-même était encore un enfant, reviennent dans sa mémoire, en désordre... La généalogie de Rom't. Alors, il reprend son récit là où, la veille, le sommeil l'avait interrompu.

LIVRE PREMIER : LE PROJET PROMETHEE

Prologue

Plus tard, bien plus tard, quand tout ceci se sera achevé, il y aura ce groupe d'hommes et de femmes, réunis dans ce laboratoire. Ils seront là, évitant de croiser le regard des autres, abasourdis encore par ce qui sera arrivé dans les heures qui auront précédé. Incapables de le croire vraiment, de l'accepter comme une réalité. Evitant de se parler, de se toucher même, comme pour se laisser une chance qu'il ne s'agisse que d'un rêve, que d'une chance de s'éveiller, de frissonner au contact de l'air frais du petit matin, de se dire qu'il faut y aller, que c'est l'heure, l'heure de prendre le train, le métro, l'heure d'aller au bureau, au magasin, à l'usine. Et penser déjà, avec lassitude, que la journée sera banale et interminable. Délicieusement banale et interminable. Mais sous leurs pieds, il y aura le vide insondable de l'espace, et au-dessus de leur tête, la masse du monde, la Terre et l'Océan. David Arbogast sera parmi eux, abasourdi, comme les autres. Bien qu'il ne dispose d'aucune compétence particulière en balistique, le psychologue examinera pour la quinzième fois les photographies agrandies des éraflures sur les balles retrouvées dans le corps des différentes victimes du tueur. Car tous auront envie de croire qu'il n'y avait qu'un tueur. Cela suffit bien, cela est déjà trop pour eux, pour leur groupe, pour l'équipage qui essaye tant bien que mal d'exister, de prendre corps. Il n'y a eu qu'un seul homme. Car c'est ainsi qu'ils l'imagineront : un homme. Il faudra qu'il n'y en ait qu'un. Il ne pourra pas en être autrement ; Il le faudra. Même s'il ne sera pas difficile de se rendre compte que les projectiles auront été tirés par deux armes différentes, et que seule l'une des deux aura été répertoriée.

L'homme se demandera ce qu'il fait là, parmi ces fous en route vers ils ne savent quel destin, sans espoir de retour... Il se demandera ce qu'il fait là, avec ces photographies en mosaïque sur l'écran et la responsabilité de mener une enquête, alors qu'aucun d'entre eux n'aura été formé à cela. Alors qu'ils étaient partis pour créer un monde nouveau, une humanité nouvelle, pour donner corps à l'utopie, pour se donner une autre chance. Il se demandera par quelle association improbable d'évènements il lui incombera de mener ce travail, et comment il aura pu un jour commettre cette folie de quitter son cabinet sur Pennsylvania avenue, sa clientèle de luxe, les problèmes existentiels de ceux qui avaient les moyens de se payer les services du Docteur Arbogast ; en liquide, s'il vous plait, c'est essentiel pour la démarche. Cette folie de laisser son pavillon en Virginie, à deux pas de King's Street, Alexandria, avec ses restaurants et ses antiquaires français, de ne plus jamais retourner dans le magasin de presse de McDowey, où on trouve les seules revues de bandes dessinées lisibles quand on n'aime pas les Marvel's, de discuter avec le vendeur du style de tel ou tel inconnu de l'underground, et l'autre lui sortant de dessous le comptoir un fanzine imprimé à l'ancienne, avec l'air entendu de celui qui s'adresse à un connaisseur. D'avoir laissé tomber le café insipide et brûlant de la cafeteria de la librairie Border's, le soir, à 17 heures, en feuilletant les dernières livraisons des éditeurs spécialisés, le métro par Arlington et le Pentagone, de ne plus jamais retourner dans ce drugstore où il taillait parfois une amorce de conversation avec la caissière portoricaine, plus très belle et plus très jeune, mais avec laquelle il se disait qu'un jour, peut-être... Et puis sa pelouse qu'il négligeait toujours un peu, sa haie, ses voisins, tout près de la maison même où le général Lee s'était retiré après la guerre de Sécession, des siècles plus tôt, en grimpant sur une échelle pour regarder par-dessus le mur si les boules-de-neige avaient bien fleuri cette année...

Et puis, il finira par regarder chacun des autres, et il échangera avec celui-là ou celle-ci un regard complice, un regard d'incompréhension, un regard perdu. Car ils se sentiront perdus, d'avoir voulu fuir à jamais la boue du monde, sa salissure, et que le monde, ainsi, les rattrape !

Alors, le commandant essaiera de reprendre les choses en main, en s'attachant à des détails, l'ingénieur en chef ajoutera encore une preuve à ce que tous auront déjà compris. Et ils recommenceront à discuter, à échafauder des hypothèses, à construire des systèmes, tout en sachant très bien que ça ne donnera rien, au bout du compte, qu'ils ne trouveront rien. Rien d'autre que des questions, que des interrogations sans fin, que des doutes, que des angoisses sourdes. Et le soupçon, l'implacable soupçon, peut-être, commencera à s'insinuer entre eux. A leur installer des murailles.